

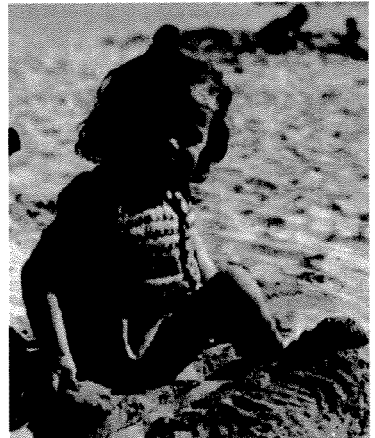
La question du sens dans l'expérience de l'enfant

Un axe de recherche

Lorsque l'on aborde le thème de l'enfance entre Gestalt-thérapeutes, c'est généralement pour essayer de définir ce que serait la spécificité d'une thérapie gestaltiste dans ce domaine. Cette question, qui m'a intéressée à un moment donné, ne m'apparaît plus aujourd'hui comme forcément pertinente. Je suis de moins en moins convaincue du fait que les Gestalt-thérapeutes procéderaient avec les enfants d'une manière fondamentalement différente de ce que font les autres thérapeutes. Pour moi, en tous cas, la façon dont je travaille avec eux depuis que j'ai découvert la Gestalt et suis devenue Gestalt-thérapeute est sensiblement la même, je dois le reconnaître, que la façon dont je travaillais avec eux auparavant, alors que je me référais de la psychanalyse. Est-ce à dire que je faisais déjà auparavant de la Gestalt sans le savoir, ou que je n'en fais pas encore aujourd'hui ? Je me suis plus d'une fois posé cette question sans pouvoir vraiment y répondre.

Actuellement, je serais tentée de penser que le mode de contact qui s'instaure spontanément avec un enfant (en référence à sa manière propre d'être au monde) pourrait être plus inducteur pour le thérapeute que la théorie dont il se réfère. Je ne veux pas dire par là qu'il n'y aurait aucune différence entre un psychanalyste, par exemple, et un Gestalt-thérapeute dans leur approche de l'enfant. Simplement, je ne situerais pas cette différence au niveau d'un «faire» spécifique.

En ce qui concerne ce «faire», en effet, de quelque obédience que nous soyons, nous sommes tous plus ou moins amenés :



- à prendre en considération ce qui se dit au niveau du corps ou par des «mises en acte», autant que ce qui se dit en mots.
- à proposer le dessin, le modelage, le jeu et autres activités créatrices comme outils thérapeutiques, en sus de la parole.
- à nous impliquer directement, en tant que personne, dans la relation.
- à tenir compte des interactions de l'enfant avec son environnement, particulièrement son environnement proche, parents et frères et soeurs.
- à nous intéresser au processus de croissance, avec ses interruptions ou ses dérapages auxquels nous tentons de remédier.

Si la spécificité, comme je le pense, n'est pas au niveau du «faire», où pourrions-nous la trouver ? Ce pourrait être au niveau d'un regard propre que nous porterions chacun sur l'expérience de l'enfant. Car, de là peuvent découler des compréhensions différentes de ce qui se passe et, de ce fait, des réponses du thérapeute différentes dans leur fond.

Les analystes, Freud le premier, ont beaucoup écrit sur leur façon de voir et de comprendre les premières années de la vie. Nous n'en avons pas encore, tout au moins à ma connaissance, fait autant en Gestalt-thérapie. Plutôt donc que de continuer à nous interroger sur ce que nous ferions de particulier avec les enfants, il me semble qu'il pourrait être intéressant de mettre au travail une réflexion théorique, à partir d'un regard gestaltiste que nous porterions sur le monde de l'expérience enfantine. Mon propos, dans ce qui va suivre, est de lancer quelques jalons dans ce sens, en mettant en forme certaines idées qui me sont venues depuis que je m'essaie personnellement à cette démarche.

Comment l'expérience de l'enfant prend sens

Le thème qui a émergé pour moi du fond constitué par ce que j'ai pu accumuler de données de toutes sortes et de toutes origines sur l'enfance au fil des années, est le suivant : comment, dans l'interaction avec l'environnement, l'expérience de l'enfant est-elle amenée à prendre sens, ou contresens, voire même non-sens ou interdiction de sens ?

En psychologie traditionnelle, il est d'usage de considérer que le nouveau-né ne se différencie pas, au départ, de son entourage et que la différenciation ne se fait que peu à peu, au travers de la relation à la mère ou à toute autre personne lui prodiguant des soins. Ayant parfaitement bien introjeté cette manière d'envisager

les choses, il ne m'était jamais venu à l'esprit, jusqu'à il y a très peu de temps, de m'interroger sur son bien-fondé.

Si je veux traduire ce qui se dit là en termes gestaltistes, je dois considérer que le petit être humain aborderait la vie dans un état de confluence originelle totale, dont il n'émergerait que progressivement à mesure qu'il ferait l'expérience de la frontière qui à la fois sépare son organisme de l'environnement et leur permet de se contacter. Peut-être est-ce vrai, mais je n'en suis plus aujourd'hui absolument convaincue.

Ce qui m'a toujours frappée, dans l'observation de très jeunes enfants, même tout nouvellement nés, c'est l'intensité avec laquelle ils regardent, écoutent, sentent, comme dans un état à la fois de vigilance et d'attente maximales à l'égard du monde extérieur. Cela se pourrait-il sans l'expérience consciente («aware») d'une frontière-contact, non conceptualisable certes, mais déjà ressentie ?

Il est quelques enfants qui ne manifestent pas la vive attention que je viens d'évoquer à leur environnement. ce sont les enfants autistes. Ceux-là, pour une raison qui nous échappe, semblent bien être effectivement dans une confluence totale qu'on peut penser originelle.

Si je suppose que la frontière-contact, qui à la fois différencie et relie, peut être, sauf exception pathologique, une donnée de base sur laquelle s'appuierait la conscience («awareness») sensorielle précoce, en revanche je pense que ce qui n'est pas constitué au départ, et doit donc entièrement se construire, c'est la possibilité pour le self de fonctionner en mode personnalité. J'imagine qu'il ne peut, dans le tout début de la vie, que se déployer en mode ça, et encore probablement en mode ça très indifférencié. Je veux dire par là que le nouveau-né peut être tout à fait conscient («aware») de ses sensations corporelles et de ses perceptions, mais qu'il ne dispose pas encore d'un cadre de référence pour leur donner sens. Il n'a pas une somme d'expériences vécues intégrées suffisante qui lui permette de se dire «je suis cela et ce que je ressens en ce moment signifie cela».

Conjuguant cette idée avec ce qui s'observe dans le comportement des jeunes enfants, j'en suis venue à l'hypothèse que, moins la fonction personnalité est développée, plus l'organisme se doit d'être, ou est disponible pour être, en état d'éveil intense par rapport à l'environnement.

Les psychanalystes, et les personnes qui pensent en termes psychanalytiques, parlent volontiers de «communication d'inconscient à inconscient» pour expliquer que les enfants captent avec beaucoup de justesse les émotions, sentiments, désirs des personnes de leur entourage proche, ce que le langage populaire

évoque en disant qu'ils «ont des antennes». Je ne suis pas sûre qu'il soit nécessaire de faire cette hypothèse de passage par un inconscient lui-même hypothétique. Il suffit d'ouvrir les yeux sur la façon dont l'enfant, même au plus fort d'un jeu, reste aux aguets, voyant tout ce qui se passe et entendant tout ce qui se dit (particulièrement ce que les adultes s'autorisent à dire parce qu'ils pensent qu'il est trop occupé pour les entendre). Comment un pareil observateur pourrait-il ne pas percevoir des émotions, sentiments, désirs de personnes dont les réactions lui sont vitales, qui, pour n'être pas forcément dits, ne s'en manifestent pas moins inévitablement à travers un geste, même infime, une expression du visage, si fugitive soit-elle, ou encore une intonation de la voix ?

Peut-être cette vigilance est-elle un réflexe de survie, dans l'état de fragilité et de dépendance du petit d'homme, comme elle l'est chez l'animal qui n'a que cela pour s'ajuster au monde extérieur et se protéger de ce qu'il peut avoir de menaçant. Puis, au fur et à mesure que se développe la fonction personnalité, une sécurité s'installe, faite de «connu», de référençable du nouveau à l'ancien. Alors la vigilance peut se relâcher. Tant et si bien que certains adultes fonctionnant excessivement en mode personnalité peuvent devenir fort peu présents-»aware» au monde qui les entoure et à leurs sensations.

A partir de là, comment puis-je comprendre ce qui se passe pour l'enfant en bas-âge au cours du cycle de son expérience ? Lorsqu'une excitation intervient dans le champ organisme/environnement, le stimulus qu'elle représente prend figure à partir du fond, exactement comme pour l'adulte. C'est la fonction ça du self qui est à l'oeuvre. Seulement, plus l'enfant est jeune moins il dispose de références, nous l'avons vu, à du «déjà expérimenté intégré» pour repérer le sens de cette figure et en faire découler sa manipulation active sur la situation. Dans l'état d'insécurité où cela le plonge, il reste momentanément en éveil, développant autant que cela lui est possible l'acuité de ses «antennes», particulièrement attentif et en attente de ce qu'il pourra capter comme stimulus émanant de ceux dont dépendent sa vie et son bien-être. Il est rare qu'une autre forme n'émerge pas alors du fond, parole, geste, expression de l'un de ces adultes dont il guettait les réactions. Si la nouvelle gestalt peut être dans un rapport symbolique avec la première restée en suspens, de leur conjonction va surgir le sens dont il était besoin pour orienter l'action.

La psychologie classique ne parle pas d'autre chose quand elle explique que le premier sourire réflexe de l'enfant prend sens dans la joie qu'en manifeste la mère, ou que la sensation de faim se

différencie à partir de l'apaisement que lui apporte la nourriture. Mais, outre qu'elle reste assez à la surface du phénomène, faute d'en approfondir le processus, je ne suis pas sûre qu'elle en mesure suffisamment toute l'importance et la portée.

Les «ratages» du sens et la thérapie

Le premier élément qui m'amène à penser ainsi est qu'elle ne situe le rôle «d'ego auxiliaire» de l'adulte -je dirais volontiers, pour ma part, de «fonction personnalité auxiliaire»- que dans les tous premiers temps de la vie, tant que l'enfant ne serait pas encore «différencié» de sa mère (si tant est que cette indifférenciation initiale soit une réalité). Or, mon expérience me porte plutôt à croire que cela se maintient tout au long de l'enfance dans ce que Perls, Hefferline et Goodman ont appelé des «situations d'urgence de haute intensité» (Gestalt-thérapie, tome 2).

Par ailleurs, il ne me semble pas qu'elle pointe dans toute leur ampleur les perturbations que cette dépendance à l'égard des réactions de l'adulte, pour donner sens à une gestalt présente, peut arriver à engendrer.

De la simple distorsion de sens, qui fera prendre un besoin pour un autre, au sens plus profondément pervers, véritable contresens qui coupera l'enfant de sa réalité en lui faisant introjeter, à la place, les projections de l'adulte, toute la gamme est possible. Les thérapies, tant d'enfants que d'adultes (fonctionnant depuis des années sur la base de ces «ratages»), en mettent régulièrement à jour de nombreux spécimens.

Parfois, l'écart ou la contradiction peuvent être tels entre la figure qui a d'abord émergé pour l'enfant et celle qu'il a captée ensuite, dans son éveil conscient-«aware» aux réactions de l'adulte, qu'il devient véritablement impossible de les relier. Alors, généralement, l'enfant efface, occulte, «refoule» ce qu'il avait senti ou perçu dans un premier temps, laissant la nouvelle gestalt, hiérarchiquement dominante, émanée de l'adulte occuper tout le champ. Et s'il ne le peut, si les deux gestalts restent en face à face, sans mise en relation possible, c'est à un monde absurde, sans sens et sans espoir qu'il est livré, un monde où le dia-bolique vient où devrait être le sym-bolique.

Que faisons-nous alors, en psychothérapie d'enfants, sinon tenter de déceler ces ratages et dérapages du sens pour rétablir l'enfant dans un contact plus juste avec son expérience ? Que nous repérons ces ratages à travers le langage, le comportement ou toutes les mises en acte possibles (jeu, modelage, dessin...), que nous y répondions par des mots ou des interprétations agies

dans la participation ludique, c'est toujours bien plus ou moins de cela qu'il est question. Et ce, que nous soyons psychanalystes, Gestalt-thérapeutes ou autres.

Il est une différence importante cependant qui peut intervenir. Mais elle est, à ce qu'il me semble, plus une question de parti pris individuels que d'écoles. Elle réside dans le fait d'inclure ou non les parents dans ce travail. Pour ma part, j'ai toujours été persuadée -et la théorie gestaltiste me conforte aujourd'hui dans cette conviction qui était plutôt intuitive au départ- que plus un enfant est jeune, plus il est indispensable que la thérapie se fasse avec les parents, que ce soit en les y associant de manière permanente ou plus ponctuelle.

Dans «Gestalt-thérapie», tome 2, (déjà cité), il est écrit (chapitre 9, § 2) : «... dans la mesure où un enfant n'est pas encore indépendant du champ parent-enfant -il tète encore, il apprend à parler, il est dépendant économiquement, etc.- il est inutile de parler de troubles névrotiques (faim inconsciente, hostilité, privation de contact) comme étant à l'intérieur de la peau ou de la psyché de l'individu. Les perturbations sont dans le champ. Il est vrai qu'elles proviennent de «conflits intérieurs» des parents et qu'elles résulteront plus tard en conflits introjetés chez leur progéniture. Mais leur essence, dans la relation perturbée, est irréductible aux parties. L'enfant et les parents doivent donc être traités ensemble.»

Si les perturbations de sens sont un phénomène de champ interactionnel parents-enfants, et je ne vois pas trop comment on pourrait le nier, comment espérer réajuster quoi que ce soit sans prendre en compte l'ensemble de ce champ ?

Référence à une psychogenèse ou approche phénoménologique ?

Maintenant il est un autre point qui peut, ou pourrait amener à des différences plus fondamentales, c'est l'existence ou non, dans notre approche thérapeutique, d'une psychogenèse de référence.

Certains verront peut-être là une question secondaire, une affaire de «culture» psychologique, sans grande incidence sur le déroulement des séances de thérapie. La réflexion amorcée ici, jointe à un regard critique sur ma propre pratique, m'a profondément convaincue du contraire.

Il m'apparaît, en effet, difficile que l'adhésion à une théorie psychogénétique (qui suppose la croyance en la «vérité» de cette théorie) ne soit pas inductrice de quelque chose chez le thérapeute.. Certes, la place laissée à cette induction peut être plus ou moins

grande selon les thérapeutes et selon les situations. Il n'en reste pas moins qu'elle existe, qu'elle soit utilisée de manière consciente et délibérée ou agisse en étant simplement constitutive du «fond» de l'expérience du thérapeute, à partir duquel des «figures» vont prendre sens.

Par rapport à la question qui nous intéresse ici, cela n'est pas sans conséquences. S'il y a, ou s'il y a eu à un moment donné, détournement (volontaire ou involontaire) par l'entourage du sens de l'expérience vécue de l'enfant, nous avons vu que le rôle du thérapeute allait être de l'aider à contacter un sens plus «juste». Dans la nouvelle «situation d'urgence de haute intensité» que représente la séance de thérapie, le jeune patient va être dans la même attente vigilante des réactions de l'adulte-thérapeute qu'il l'est, ou l'a été, de celles des adultes de son entourage. Il importe alors que ces réactions témoignent le plus authentiquement possible de ce qui se passe, ce qui implique que le psychothérapeute soit pleinement en contact avec le «ça de la situation». Le risque, s'il est très imprégné de références psychogénétiques, est qu'il substitue à ce «ça» et à sa conscientisation («aware» et «conscious») des projections issues de son système théorique. Ce qu'il proposerait, dans ce cas, à conjoindre à l'expérience de l'enfant, pour lui donner sens, pourrait bien ne se révéler rien d'autre qu'un nouveau détournement.

Et là, nous avons, nous Gestalt-thérapeutes, une énorme chance : nous n'avons pas de psychogenèse gestaltiste, rien qui nous parle de stades ou de passages obligés du développement que nous serions tentés de chercher à repérer, aucune avance de significations que nous pourrions vouloir plaquer sur le vécu du moment. Ce qui ne nous met pas tout à fait à l'abri cependant, car, faute d'en avoir une nous sommes facilement tentés d'emprunter à celle des voisins. D'aucuns voudraient même que nous inventions la nôtre. Ce serait, à mon avis, nous renier et perdre ce privilège que nous avons de pouvoir ne nous occuper que du processus en jeu ici et maintenant, avec la liberté d'un regard toujours neuf et sans a priori à porter sur une expérience envisageable comme toujours nouvelle et toujours unique (même dans ce qu'elle reproduit d'expériences déjà vécues ailleurs).

Cette position «phénoménologique» n'est pas forcément pour autant ce qu'il y a de plus confortable, ni de plus facile à tenir. Je sais, pour le vivre quotidiennement dans ma pratique, combien il peut être difficile parfois de faire abstraction de ces références qui imprègnent notre culture psychologique (oralité, analité, complexe d'Oedipe, castration...) pour ne s'en tenir qu'au «phénomène» présent. Mais je sais aussi combien, lorsque l'on y parvient, cela peut être porteur pour nos petits clients.

De l'enfant à l'adulte

N'ayant pas de psychogenèse, nous n'avons pas non plus une discrimination tranchante entre ce qui serait de l'enfance, avec ses étapes à franchir, et d'un «état de maturité» que l'on atteindrait au terme de ces étapes.

«... c'est faire un bien pauvre usage des mots que de parler d'une «attitude infantile» comme d'une chose qu'il faut transcender, et d'une «attitude mature» comme d'un but à atteindre.» (Gestalt-thérapie, tome 2, chapitre 5, §13).

Cela nous permet de considérer l'adulte comme toujours en maturation et en croissance, sans rupture de dynamisme par rapport à l'enfance, avec des sentiments et des choix d'objets qui ont bien sûr évolué, des relations avec l'environnement qui sont devenues progressivement différentes, mais une affectivité qui est bien en continuité.

De ce fait, il n'y a pas non plus de rupture entre notre approche thérapeutique des enfants et celle des adultes, simplement une adaptation. Je pense que c'est le postulat d'un «état» de maturité, comme aboutissement d'un parcours, qui amène à ne plus envisager chez l'adulte que de l'intra-psychique, là où l'on n'a pu faire autrement que d'envisager au préalable des interactions de champ (même sans les nommer ainsi). Pour nous, nous continuons, avec l'adulte comme avec l'enfant, à nous situer dans cette perspective de champ, à nous centrer sur le processus qui se déroule, sur ces ruptures du cycle de contact, continuation en droite ligne des perturbations ou des interdits de sens des premières années de la vie. Nous ne dédaignons pas les «mises en acte» comme outil thérapeutique, au profit exclusif du langage qui seul conviendrait à la dignité de l'adulte. L'appel à l'imaginaire, à la créativité, voire même au jeu, ne sont pas pour nous déplaire, bien au contraire. Et nous considérons toujours comme important de nous impliquer, en tant que personne, dans la relation.

Si donc, comme je l'ai supposé au départ, nous n'avons pas une manière originale de fonctionner avec les enfants, nous avons, en revanche, cette grande originalité de nous comporter avec nos patients de tous âges comme d'autres ne se comportent qu'avec les petits. Par rapport à la question des détournements de sens qui nous préoccupe ici, c'est une position qui se révèle avantageuse. D'abord, elle va nous faciliter le repérage, dans l'ici et maintenant de la séance, de ces détournements introjetés précocement et qui continuent d'opérer. Ensuite, elle va nous permettre, exactement comme avec les enfants, de jouer le rôle de témoin éveillé («aware») et conscient («conscious»), nécessaire pour que le sujet contacte enfin la «vérité» de son expérience.

Pour conclure

Je voudrais, pour terminer, revenir à ce qui était mon objectif de départ : porter un regard gestaltiste sur l'expérience que vit l'enfant. Je n'ai pas la prétention d'être allée très loin en la matière, et ce n'était pas mon ambition. Je souhaitais simplement amorcer quelque chose dans cet esprit. Il y a, à mon sens, beaucoup à observer et à tenter de comprendre, de cette position «phénoménologique» qui constitue la spécificité, la richesse, et aussi la difficulté, de notre approche.

Si j'ai pu avoir parfois l'illusion de bien connaître les territoires de l'enfance (depuis vingt cinq ans que s'y exerce ma pratique), j'ai plutôt tendance à les considérer aujourd'hui comme une terre presque vierge où tout serait encore à découvrir, un Nouveau-Monde où des théories lourdes d'a priori projectifs m'aurait, jusqu'à présent, fait voir des Indes imaginaires auxquelles je ne peux plus vraiment croire. Cette position n'est pas forcément évidente et me ramène, en tant que thérapeute, à beaucoup d'humilité. Mais elle ouvre sur des perspectives passionnantes.

Si nous sommes cohérents avec notre appréhension de l'humain, de la vie et de la psychothérapie, nous sommes bien placés, en tant que Gestalt-thérapeutes, pour nous lancer dans l'aventure d'une exploration qui ferait abstraction des hypothèses préétablies. La réflexion sur le sens de l'expérience, que j'ai présentée ici, n'est qu'un pas, pour moi, dans cette exploration.

Joëlle Sicard est psychologue clinicienne, psychothérapeute. Elle travaille depuis 25 ans avec des enfants et depuis 10 ans avec des adultes. Elle exerce à Séméac, près de Tarbes

